

A  
THRONE  
OF  
SALT AND  
SAND



MEGÄRA NOLHAN

LA  
PIRATE  
& LE  
HIGHLANDER



A THRONE OF SALT AND SAND  
LIVRE 1



PHARE AWAY  
ÉDITIONS

Phare Away Éditions – tous droits réservés

Dépot légal : Novembre 2022

Édité en Loire-Atlantique (44)

ISBN : 979-10-359-7986-7

Couverture : Pryscia Oscar

Mise en page : Megära Nolhan

Images intérieures : Pryscia Oscar

Correction : Sarah Croci

*À la petite fille que j'étais,  
qui voulait écrire un livre sur l'Atlantide.*



# PROLOGUE

## NUIT D'ENFER

*Château de Maintenon, nuit du 5 août 1789*

Il en fallait toujours peu pour tirer Éléonore de son sommeil. Le souffle du vent dans les rideaux, l'été, quand il faisait si chaud qu'on avait d'autre choix que de dormir la fenêtre ouverte. Le grincement du parquet lorsque son père venait vérifier que ses enfants étaient tous dans les bras de Morphée. Sa mère qui fredonnait, le matin, avant de descendre prendre son petit-déjeuner.

Cette nuit, cependant, ce fut tout autre chose qui la tira du lit.

Elle ouvrit les yeux avant même de l'entendre, prise par un sentiment qui lui tordit les entrailles. Dans l'obscurité moite de sa chambre, elle guetta le silence, prête à le déchiffrer comme elle savait si bien le faire. Et puis...

Le claquement des sabots au loin, raisonnant dans le parc du château jusqu'à frapper les pavés. Le hennissement de l'étalon, à qui on demandait de freiner brusquement. Deux pieds posés à terre, trois coups frappés à la grande porte...

Éléonore se redressa et repoussa le drap. Les visiteurs nocturnes n'avaient jamais été habituels. Il fallait une urgence, quelque chose de grave, pour qu'on ose se présenter au château de Maintenon, résidence du duc de Noailles, au beau milieu de la nuit. D'autant que ce

dernier était absent !

Elle s'approcha de la fenêtre entrouverte jusqu'à apercevoir la silhouette du cheval, éclairée par la lune. Qui que soit son maître, on l'avait probablement déjà fait rentrer.

La jeune noble avisa sa tenue, hésita à sortir de sa chambre et pesta. Elle ne pouvait décemment pas descendre en chemise de nuit ; la bienséance le lui interdisait. Elle chercha à tâtons une bougie, qu'elle alluma fébrilement pour y voir plus clair, et ouvrit sa malle pour tenter de trouver une robe facile à enfiler seule.

Elle aurait pu réveiller ses servantes, mais ces dernières lui auraient dit de se recoucher. Tout comme son frère le ferait, s'il entraît à ce moment précis dans cette pièce. Personne ne comprenait qu'en l'absence de leurs parents, c'était elle, la maîtresse de cette maison ! Et une maîtresse de maison se devait d'accueillir les invités.

Aussi tardifs et inattendus soient-ils.

– Celle-ci fera l'affaire, souffla-t-elle en dénichant une toilette en lin, assez légère pour l'été et qu'elle pensait pouvoir enfiler seule.

Éléonore ne prit pas la peine de s'embarrasser d'un corset : cela n'aurait fait que la retarder et, de toute manière, elle était si plate qu'elle pouvait largement s'en passer. Tandis qu'elle passait la robe, elle entendit le château s'éveiller, les portes s'ouvrir, claquer, les servants s'agiter...

– Il faut réveiller monsieur Léandre, entendit-elle depuis le couloir.

– Il est déjà en bas, répondit un autre.

Éléonore sentit la panique dans leurs voix et se mit à ficeler le dos plus vite.

Ce n'était pas normal. Rien de tout ceci n'était normal.

Et cette maudite toilette qui refusait de s'attacher !

Enfin, elle en vint à bout – en ayant probablement manqué un œillet ou deux. Elle fourra ses pieds dans des souliers et avança à



grandes enjambées vers la porte, sans prendre la peine de s'attarder sur sa coiffure.

Au moment où elle posait la main sur la poignée, le battant s'ouvrit à la volée et elle eut tout juste le temps de s'écarter.

– Ah, parfait, tu es réveillée !

Léandre, son frère, entra en trombe et la prit par les épaules. L'urgence dans son regard ne fit qu'accentuer son mauvais pressentiment.

Quelque chose de terrible s'était produit. Elle le savait.

Elle le sentait.

– Qui est-ce ? J'ai entendu le cheval...

Sa voix était moins assurée que ce qu'elle aurait voulu, mais son frère ne sembla pas s'en formaliser. Il la lâcha et entreprit de rassembler quelques affaires.

– Un messenger que Père nous envoie. Nous devons partir. Tout de suite.

Une chape de plomb s'abattit sur elle. Léandre, agité, faisait le tour de la pièce pour ramasser les bijoux de sa sœur – qu'elle laissait toujours traîner partout – et les fourrait dans ses poches.

– Partir ? Mais pour aller où ?

Son frère risqua un regard vers elle et grimaça en voyant sa tenue.

– Paul ! cria-t-il.

Aussitôt, le majordome de la maison de Noailles apparut sur le seuil.

– Oui, monsieur ?

– Accompagnez ma sœur dans mes appartements et donnez-lui de quoi se vêtir. Quelque chose de discret. Et de pratique. Une longue nuit nous attend.

– Entendu, monsieur.

– Léandre ? fit Éléonore d'une toute petite voix.

Elle aurait aimé être plus assurée, plus à même de faire face à la

situation. Mais la terreur sur le visage de son grand frère l'empêchait de se raisonner.

– Léo, s'il te plaît, fais ce que je te dis.

Alors, Éléonore fit ce qu'on lui avait toujours demandé de faire dans de telles circonstances.

Elle obéit.

Paul la mena jusqu'à la chambre de Léandre, où il tira de l'armoire une chemise, un pantalon, une veste et une paire de bottes. Il les lui tendit en silence, le regard grave.

– Voulez-vous que j'aille chercher une de vos suivantes pour vous aider ?

– Je doute que ce soit plus compliqué que d'enfiler une toilette, railla-t-elle.

En réalité, elle s'était déjà amusée à passer les vêtements de son frère, qu'elle trouvait infiniment plus confortables que les robes des dames de la cour. Quand Paul se détourna pour sortir, elle le retint par la manche.

– Mes parents... Savez-vous... ?

Il soupira et évita soigneusement de baisser les yeux sur elle :

– Ce que je sais, mademoiselle Éléonore, c'est qu'il faut vous dépêcher. Votre frère vous expliquera.

Il se dégagea et referma la porte derrière lui, la laissant seule. Éléonore prit une grande inspiration et s'activa.

Agir d'abord. Réfléchir ensuite.

Elle passa en un temps record la tenue de son frère, regrettant que les bottes soient trop grandes pour elle. Le pantalon bâillait également au niveau de sa taille, mais elle parvint à le serrer avec une ceinture. Elle attrapa un chapeau négligemment posé sur une chaise et le vissa sur sa tête. Ainsi, elle pourrait tout aussi bien passer pour un homme.

Satisfaite, elle sortit dans le couloir, désormais en proie à une

agitation inédite. De Paul, en revanche, il n'y avait plus aucune trace.

– Léandre ? appela-t-elle.

– Ici !

Elle suivit le son de sa voix jusqu'à la chambre parentale, où elle trouva son frère penché sur les bijoux de la Duchesse.

– Pourquoi prends-tu les parures de maman ? Léandre, qu'est-ce qu'il se passe ?

– Fourre ça dans tes poches ! lui ordonna-t-il en lui donnant des boucles d'oreilles en saphir et un collier en diamant. Je t'expliquerai en route.

– En route vers où ?

Encore une fois, il ignora sa question. Laisant la coiffeuse sacagée, il prit sa sœur par le bras et l'entraîna dans le couloir, où les domestiques se poussèrent sur leur passage.

– Que Dieu vous garde, entendit-elle chuchoter.

– Bon débarras, ajouta un autre.

Éléonore crut reconnaître la voix de Jean, un des pages de leur père, mais ne le vit pas parmi les visages du couloir. Elle capta néanmoins celui de Lisa, sa suivante préférée, son amie, dont les joues étaient couvertes de larmes.

– Lisa ! aboya-t-elle. Tu sais ce qui se passe ?

– Léo, on doit y aller, pesta son frère.

– Pas tant que je ne lui aurai pas dit au revoir !

Elle se dégagea de l'emprise de son frère et courut vers sa servante. Lisa lui tomba dans les bras, balbutiant un tas de phrases sans queue ni tête :

– Oh, mademoiselle... tellement désolée... pas contre vous...

– Allons, allons, du calme, la consola Éléonore. J'ignore ce qui se passe, mais tout finira par s'arranger.

– J'en doute, mademoiselle.

La voix de Paul résonna dans le couloir et fit le silence parmi les domestiques. Du coin de l'œil, Éléonore vit son frère se renfrogner, tandis que Lisa se ratatinait dans ses bras.

– Monsieur Léandre, continua le majordome, votre jeunesse nous incite à la clémence, mais n'abusez pas de notre patience.

– J'ai bien compris, Paul. Nous partons. Léo ?

Le climat s'était alourdi et, soudain, Éléonore ne se sentit plus la bienvenue dans sa propre maison. Elle enfouit son visage dans le cou de Lisa et murmura à son oreille :

– Sous la malle de ma chambre, il y a une latte de parquet cassée. Tu y trouveras une manchette en or et une paire de boucles en rubis. C'est pour toi, prends-les.

– Mais, mademoiselle...

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus. Léandre avait de nouveau attrapé sa sœur et la traînait dans les escaliers, faisant fi de toute protestation.

Dans le grand hall d'entrée, Éléonore remarqua une tête inconnue, qu'elle prit pour le visiteur nocturne. Il était jeune, très jeune, et la noble se demanda pourquoi son père avait fait confiance à un enfant pour leur porter un message en pleine nuit.

Elle n'eut pas le temps de poser la question. Déjà, Léandre l'avait poussée dehors et les précipitait vers les écuries.

– Vas-tu enfin me dire ce qu'il se passe, oui ou non ? s'agaça-t-elle.

– Nous devons partir.

– Je sais, tu l'as déjà dit ! Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi nous devons le faire en pleine nuit ? Ni pourquoi Paul a parlé de clémence ?

– Paul est un misérable traître, grommela son frère.

Éléonore n'en crut pas un mot. Paul servait leur famille depuis des années, il les avait vus grandir, épaulé leur père...

La surprise l'interrompit dans ses réflexions quand ils entrèrent dans l'écurie. Leurs chevaux étaient déjà prêts, comme si...

– Tu étais au courant, souffla-t-elle. Tu savais que ça allait arriver.

– Disons que je m'y étais préparé. Allons, monte. Je t'expliquerai en route.

Éléonore savait son aîné plus têtu qu'elle – encore un privilège accordé à la gent masculine. Aussi obéit-elle encore une fois et enfourcha son cheval, avant de suivre son frère à l'extérieur.

Ils partirent au trot vers l'entrée du domaine, sans qu'Éléonore parvienne à détacher son regard du château. Le terrible pressentiment qui l'avait réveillée ne l'avait pas quittée. Juste avant de franchir les portes, elle s'arrêta brusquement, obligeant Léandre à faire de même.

– On ne reviendra pas, n'est-ce pas ?

L'aîné des enfants de Noailles tourna vers elle un visage triste, aux yeux bordés de larmes. Il secoua la tête.

– Ce que Père était parti faire à Paris... continua-t-elle.

– Il a échoué. La lettre disait... L'assemblée nationale a mis fin à nos droits seigneuriaux.

Éléonore retint son souffle. Elle avait entendu les rumeurs sur la prise de la Bastille, sur la colère qui grondait dans les campagnes. Quand ses parents étaient partis, quelques jours plus tôt, elle avait compris que quelque chose d'important était en train de se jouer.

Mais pas ça.

– Ça veut dire...

– Je ne sais pas encore ce que ça veut dire. Mais j'en sais assez pour deviner, vu le climat qui régnait dans notre propre maison, que les nobles ne sont plus les bienvenus en France. Nous partons pour Londres immédiatement, un bateau nous attend à Calais.

– Mais... Et Papa, Maman ? Agathe et Louis ? Nous devons aller les chercher, il faut...

Une sourde angoisse s'empara d'elle quand elle songea à ses jeunes frères et sœurs, en vacances chez leur oncle.

– Ils nous rejoindront, lui assura Léandre. Allons, maintenant, il faut partir.

Il claqua la langue et sa monture s'activa. Désespérée, Éléonore l'imita, aux prises avec une tempête de pensées.

*L'assemblée a mis fin à nos droits seigneuriaux.*

*Les nobles ne sont plus les bienvenus en France.*

Elle comprenait, désormais, l'accoutrement que son frère lui faisait porter. Elle remarqua que lui-même n'avait rien d'un fils de duc, ainsi vêtu comme un marin. Alors que leurs chevaux prenaient de la vitesse et filaient à travers la nuit, la dernière phrase de Léandre résonna à ses oreilles.

*Ils nous rejoindront.*

Et elle sut, elle sentit, que c'était précisément ce pressentiment-là qui l'avait réveillée.

Éléonore de Noailles ne reverrait jamais sa famille.



# PARTIE I

## LA PIRATE







# CHAPITRE I

## CELLE QUI EST SEULE

*Londres, 12 octobre 1795*

Éléonore posa le pied sur le pavé humide, le talon de la botte claquant contre la pierre. Elle resta un instant immobile, une jambe dehors, l'autre encore à l'intérieur de la voiture qui l'avait conduite jusqu'ici. Son regard scruta la rue qui s'étendait devant elle, où se pressaient les passants qui cherchaient à échapper à la pluie.

– Sale temps, pas vrai ?

Elle tourna la tête vers le cocher. L'homme, d'une quarantaine d'années bien tassées, lui souriait sous le chapeau qui gardait sa tête au sec. Comment pouvait-il avoir l'air si heureux dans une ville aussi sinistre ?

Éléonore lui répondit par un grognement et descendit de la voiture, avant de tendre quelques pièces à son chauffeur. Elle évita soigneusement de croiser son regard, le visage à moitié masqué par son tricorne.

– Bon séjour à Londres, monsieur Dubois.

– Merci.

Celle qui avait été autrefois la cadette du duc de Noailles avait appris à déguiser sa voix en celle d'un homme. Pas que la voix, d'ailleurs.

Rien ni personne n'aurait pu deviner que, sous cette large veste et cette chemise délavée, se cachait une femme de haute naissance.

Elle entama une marche rapide vers l'embouchure d'une autre rue et disparut au coin de cette dernière. Éléonore savait qu'à Londres, plus qu'ailleurs, il lui fallait être invisible. Heureusement, le temps capricieux et la nuit tombante jouaient en sa faveur.

Elle marchait vite : moins de temps elle passerait dehors, moins elle risquerait d'être repérée. S'il avait été là, Moussa lui aurait dit que tant de précautions étaient inutiles, mais Éléonore savait qu'une femme avertie en valait deux. Tout comme elle savait que chaque minute passée à Londres lui donnait la nausée.

*Je déteste cette ville*, songea-t-elle en traversant l'allée pour rejoindre l'avenue qui menait à Hyde Park. Elle n'y resta pas longtemps, se tenant la plus éloignée possible des quelques boutiques de robes où se pressait la bourgeoisie londonienne. La dernière fois qu'elle était venue à Londres, elle aussi s'était pliée à ce jeu, s'était laissée habiller, avant d'être traînée au palais...

Éléonore secoua la tête et accéléra la cadence. Oui, chaque minute passée en Angleterre était un supplice.

*Une nuit, pas plus.*

Enfin, elle dénicha la rue qu'elle cherchait. À l'angle de Upper Brook Street, Park Street était l'archétype de la rue bourgeoise anglaise, avec ses maisons en briques et ses devantures stylisées. Éléonore s'avança encore un peu, jusqu'à trouver la nouvelle demeure de son frère.

*Eh bien... Le roi ne s'est pas moqué de toi, Léandre.*

Prenant garde de ne pas avoir été suivie, elle fit quelques pas et utilisa le heurtoir en tête de lion.

La porte s'ouvrit presque aussitôt sur un homme d'un certain âge, le cheveu grisonnant et la peau flétrie par les années. Il toisa la jeune

femme qui sourit sous son chapeau.

– Monsieur Dubois, je présume ?

– Lui-même.

Sa voix éraillée n'eut pas l'air de le convaincre. Il haussa un sourcil suspicieux, avant de s'écarter.

– Milord attendait votre visite.

Sur le pas de la porte, Éléonore hésita. Le pressentiment qui l'avait réveillée, six ans plus tôt, ne s'était jamais estompé et revenait en force, de temps à autre. Son instinct, comme elle l'appelait, lui avait sauvé la vie à de nombreuses reprises. Malgré la pluie battante, elle prit quelques secondes et inspira une grande bolée d'air.

Si danger il y avait, elle était bien incapable de le flairer.

– Si vous voulez bien vous donner la peine, ajouta le majordome, l'air de plus en plus perplexe.

– Volontiers.

Elle entra enfin, mouillant au passage le tapis richement ouvragé qui ornait le sol. Éléonore devina qu'il avait dû en voir d'autres. On n'avait pas idée de mettre un tapis à l'entrée d'une maison, surtout dans une ville aussi pluvieuse que Londres.

– Puis-je vous débarrasser, monsieur ?

Joignant le geste à la parole, le domestique posa ses deux mains sur les épaules d'Éléonore, laquelle se laissa retirer son manteau. Quand elle enleva son chapeau pour le lui tendre, elle remarqua l'œil étonné du majordome.

Si la voix grimée de la jeune noble et sa carrure élancée parvenaient à donner le change, son visage, lui, semait le doute. Peau laiteuse, prunelles de glace, pommettes hautes et nez retroussé, Éléonore savait porter sur elle les attributs autrefois loués de la famille de sa mère. Elle avait donc pris l'habitude de nouer ses cheveux à la manière d'un homme, en une queue de cheval basse à l'arrière de son crâne. Parfois,

hélas, ce n'était pas suffisant...

– Milord vous attend au salon, lâcha toutefois le majordome, une fois la surprise passée.

Éléonore n'ajouta rien et le suivit à travers la maison, passant devant tableaux et bibelots, tapisseries et commodes ouvragées. Le précédent occupant de cette demeure devait avoir été d'une grande richesse et elle s'étonna que le roi – ou un autre de ses Lord – l'ait attribuée à son frère.

*Que lui as-tu encore promis, Léandre ?*

Perdue dans ses pensées, elle vit à peine le majordome pencher la tête dans l'embrasement d'une porte pour annoncer son arrivée. Elle entendit un raclement de chaises, suivi d'une exclamation à peine contenue, et sourit au domestique.

– Merci beaucoup.

Elle entra et fut aussitôt assaillie par deux bras qui l'attirèrent à elle.

– Tu es là ! Enfin, tu es là !

Malgré la voix lancinante qui lui hurlait de rester libre de ses mouvements, elle s'autorisa quelques secondes de répit contre le torse de son frère. L'odeur de Léandre de Noailles s'était transformée en quelque chose de mélancolique : celle d'une maison perdue trop tôt, d'une enfance arrachée, de souvenirs merveilleux engloutis dans les ténèbres d'une nuit d'été...

– Je n'étais pas sûr que tu viendrais ! s'exclama-t-il en la prenant par les épaules pour mieux la détailler. Voilà des jours que je dis à Winston que nous attendons ta visite !

Éléonore fronça les sourcils et observa son frère. Lui n'avait guère changé, depuis la dernière fois qu'ils s'étaient vus, si ce n'est l'accoutrement ridicule dont il était désormais affublé. Si elle tenait de leur mère, Léandre, lui, avait tout pris de leur père : le cheveu foncé, le nez aquilin, les lèvres fines et les yeux... Deux yeux noisette capables de la

plus chaleureuse des affections comme de la pire des colères.

– J’ai mis plus de temps à revenir que prévu, souffla-t-elle avec son timbre aggravé.

La tonalité fit sursauter Léandre, ce qui tira un sourire à Éléonore.

– Excuse-moi, fit-elle en reprenant sa voix normale, beaucoup plus chantante et un ton ou deux au-dessus. L’habitude...

Derrière son frère, un petit rire attira son attention. Ce dernier se détourna et tendit sa main, qu’une paume pâle et frêle s’empressa de saisir.

– Éléonore, tu te souviens de Yoko ?

Le sourire de la jeune femme vacilla. Comment oublier la femme qui avait fait tourner la tête de son aîné ?

– Je m’en souviens parfaitement, grinça-t-elle. Je crois que les félicitations sont de rigueur ?

Léandre bomba le torse tandis que sa nouvelle épouse avançait vers sa belle-sœur. Les deux ne s’étaient croisées qu’une seule fois, il y avait de cela presque trois ans. Léandre et Éléonore avaient posé le pied au Japon pour établir une ligne commerciale avec l’Angleterre...

... et le jeune noble s’était noyé dans les yeux noirs de Yoko, la fille d’un riche commerçant.

– Je suis ravie de vous revoir, Milady, s’inclina Yoko. J’espère que cette fois, nous pourrons faire plus ample connaissance.

Éléonore se retint de dire qu’elle n’avait pas la moindre envie de faire connaissance avec qui que ce soit. Elle était ici pour une raison précise. Néanmoins, ce fut la formule de politesse qui l’agaça plus que de raison.

– Madame, nul besoin de m’appeler Milady, car je n’en suis pas une. Vous pouvez vous adresser à moi par mon prénom, comme le fait mon frère.

Son ton était froid, hautain, ce qui lui valut un regard noir de la part

de Léandre. Le visage de son père se superposa au sien et un frisson parcourut l'échine d'Éléonore.

*Voilà deux minutes que tu es là, et tu vois déjà des fantômes...*

– Le dîner est servi dans la salle à manger, annonça Léandre en tendant son bras à sa femme. Nous avons beaucoup à nous dire.

Éléonore aurait préféré écourter sa visite, mais elle ne sut refuser la promesse d'un bon repas après des semaines passées en mer. Quand Léandre ouvrit la porte vers la salle à manger, où un buffet somptueux était déjà dressé, son estomac perdit toute raison et se mit à gronder aussi fort qu'un orage. Amusée, Yoko lui adressa un petit sourire complice.

*Cette femme est-elle donc toujours heureuse de tout ?*

En bon maître de maison, Léandre prit place au bout de la table et Yoko s'installa à sa droite. Un domestique tira la chaise d'Éléonore, puis souleva la cloque qui masquait son assiette, dévoilant un rôti en croûte et quelques pommes de terre.

Seule la bienséance l'empêcha de se jeter sur son repas.

– Mange, ordonna son frère. Tu es si maigre que je jurerais que tu n'as rien avalé depuis des jours !

– Ce n'est pas tout à fait faux.

Tandis que son frère remerciait ses gens, elle piqua sa fourche dans la viande, aussi tendre qu'elle l'avait espéré. Elle en dévora quelques morceaux, laissant la sauce remarquablement goûteuse glisser dans sa gorge et l'onctuosité des pommes de terre lui ravir le palais.

– J'ai embauché un cuisinier Français, expliqua Léandre. J'ai beau être reconnaissant aux Anglais pour leur hospitalité, on ne peut pas dire que leur cuisine soit renversante.

Agacée par la remarque, Éléonore reposa ses couverts et avala une gorgée de vin.

– Il est vrai que l'hospitalité anglaise te sied à ravir, mon cher frère.